

ADIEUX

D'UNE JEUNE FILLE AU MONDE

Il faut donc me bannir du vieux toit de mon père,
Pour prendre le chemin de l'humble monastère ;
Je ne puis résister à la voix que j'entends :
Elle a gagné mon cœur déjà depuis longtemps.

Il me fallait choisir ou Jésus ou le monde,
Ou le port de salut, ou l'océan qui gronde :
Mais pourrais-je, après tout, hésiter aujourd'hui ?
Je me donne au Seigneur, mon plus fidèle ami.

Rien que dix sept printemps ont fleuri sur ma tête :
Je ne vois sous mon ciel que plaisir et que fête :
On dit que je suis jeune, et bien trop jeune encor
Pour noyer dans l'oubli tous ces beaux rêves d'or !

Je suis jeune il est vrai pour me faire novice :
Faire tout ce qui sourit, ah ! quel grand sacrifice !
Bon père, tendre mère, et frères adorés,
Je vous entendis gémir, je vous vois éplorés.

Comme vous je ressens la main de la nature :
L'heure du grand départ est cruelle et bien dure.
Comment ne pas s'en prendre une larme en ses yeux,
Quand on dit au foyer les suprêmes adieux !

A quoi servent ces pleurs ? Allons au but, courage !
Noblesse n'attend point et commande à tout âge.
Je poursuis mon chemin, et ne commes-nous pas
De pauvres voyageurs qui passent ici-bas.

Pour moi, je veux marcher sous la sainte bannière
Qui porte ce motto : Foi, Charité, Prière !
Je vivrai pour le pauvre et pour l'infortuné,
Pour celui qui se voit du monde abandonné.

J'élèverai l'enfance, instruirai la jeunesse,
Serai pour l'orphelin la mère qui caresse ;
Au chevet des souffrants je saurai bien courir,
Et, priant avec eux, les aider à mourir.

Quand j'aurai parcouru l'arène de la vie,
Touché d'un pied léger le seuil de la patrie,
Oh ! je tendrai la main pour faire des heureux,
A tous ceux que j'aimais, en leur montrant les cieux !

A. M., B. M.

Contreccœur, août 1892.



LA TERRE PATERNELLE

(Suit-)



« ! mon bon M. Danis, il y a longtemps que les larmes et moi avons fait connaissance ; elles ont commencé à couler au départ de mon fils Charles ; celles que je verse sont pour le seul fils qui me restait . . . Elles sont bien amères.

— Comment ! le seul fils qui vous restait ! Diable, la mère, comme vous y allez !

Est-ce que vous croyez donc tout de bon que votre fils Charles est mort aussi ? Allons donc ! est-ce qu'on meurt toujours là-bas ? Et moi qui vous parle, j'ai bien été vingt ans d'un coup sans revenir, si bien que ma vieille Marianne, qui me croyait mort, voulait me faire chanter un *Libéra* : heureusement que je suis arrivé à temps. Eh bien ! après tout, vous voyez que je ne suis pas mort.

— Oui, mais mon pauvre fils, dont nous n'avons pas eu de nouvelles depuis si longtemps, qui oserait espérer qu'il vive encore ? On a interrogé tous les voyageurs qui sont descendus : personne n'en a entendu parler ; et il n'y a plus aucun doute qu'il n'ait péri de faim et de froid dans l'expédition qui était allée à la recherche du capitaine Ross ; il en faisait partie, comme vous savez. Ah ! si quelque chose pouvait me faire espérer de revoir un jour ce cher fils, ce serait de penser que le bon Dieu a eu pitié de moi et qu'il aura exaucé mes prières,

car lui seul connaît combien je l'ai prié, et bien longtemps pour . . .

Les sanglots l'empêchèrent de continuer.

— Allons, allons, la mère, consolez-vous. Tenez, je ne suis pas prophète ; mais je vous l'ai dit souvent et je vous le répète encore, que Dieu est bon, qu'il se laissera toucher par vos prières et qu'il vous rendra tôt ou tard votre fils.

X

UN VOYAGEUR

Nous allons laisser le père Danis achever paisiblement la veillée près de la mère Chauvin, et lui prodiguer des consolations, et, avec la permission de nos lecteurs, nous leur ferons faire un agréable petit voyage à la Pointe-aux-Anglais, à quelques milles au-dessus du village du lac des Deux-Montagnes, et nous les ramènerons dans les deux canots qui viennent de paraître à l'horizon.

Partis du poste du Grand-Portage, sur le lac Supérieur, depuis près d'un mois, ils avaient traversé une longue suite de lacs, de forêts et de rivières, sans presque rencontrer d'autres traces de civilisation que quelques croix de bois plantées sur la côte, vis-à-vis des rapides, et qui y avaient été placées par d'anciens voyageurs pour léguer à leurs futurs compagnons de voyage l'histoire affligeante de quelques naufrages arrivés en ces endroits ; — ils touchaient enfin au terme de leur course, pendant laquelle ils n'avaient éprouvé que des vents contraires.

C'était par une belle matinée du mois de juillet. La nuit avait été calme et sereine, et les eaux du lac conservaient encore le matin leur immobilité de la nuit. Les voyageurs avaient campé en bas du Long-Sault et s'étaient remis en route à la pointe du jour.

Harassés par de longues fatigues, leurs corps se pliaient avec peine aux mouvements de l'aviron ; les deux canots, à grandes pinces recourbées, et fraîchement peints de couleurs brillantes, glissaient lentement sur la surface des eaux ; sous le large prélat qui recouvrait les paquets de fourrures dont les canots étaient chargés, deux commis des comptoirs de la compagnie achevaient paisiblement leur sommeil, souvent interrompu, de la nuit. Tout à coup un cri de joie se fait entendre ; cri semblable à celui que poussent les marins en mer quand, après une traversée longue et périlleuse, la vigie a crié : terre ! terre ! . . . Ils venaient d'apercevoir le clocher de l'église de la mission du Lac, qui resplendissait alors des feux du soleil levant. Cette vue rappelait en eux de bien doux souvenirs ; chacun croyait voir le clocher de son village. Encore un pas, et ils allaient revoir le lieu de leur enfance, embrasser leur vieux père, sauter au cou de leur vieille mère, qui ne les attendait pas. — Ce cri, poussé d'abord par un des guides, avait été répété en chœur par l'équipage.

— Hardi, mes enfants, cria le vieux ; au gouvernail ! nous voilà arrivés. Et, pour exciter le courage et donner de l'activité aux avirons, il chanta d'un air animé :

Voici la saison,
Il est temps d'arriver, etc., etc.

Les refrains chantés en chœur, étaient répétés au loin par l'écho du rivage. En peu de temps, les canots touchaient la terre vis-à-vis l'église du village, au milieu d'une grande foule accourue au-devant d'eux.

Après quelques instants de relâche en cet endroit, on se remit en route. Le vent s'était élevé ; ceux à la garde desquels les canots étaient confiés, craignant que les pelleteries ne fussent endommagées par l'eau, au lieu de couper en plein lac, dirigèrent les embarcations par le petit détroit, et bientôt on arriva aux rapides Saint-Anne. Là, suivant l'antique et pieux usage, tous les voyageurs se rendirent à la petite chapelle blanche élevée sur les bords du rapide, sous l'invocation de Sainte-Anne. Ils venaient remercier leur patronne de les avoir préservés des dangers inséparables d'un si long voyage. En partant, ces mêmes hommes étaient venus s'y mettre sous sa protec-

tion ; il était juste qu'ils vissent s'y agenouiller au retour. (*)

Enfin, quelques heures après, les canots touchaient au port désiré depuis longtemps. Ils étaient à Lachine, rendez-vous général de toutes les embarcations qui partent pour les pays hauts ou qui en reviennent. Tous nos voyageurs, joyeux de se retrouver sains et saufs au même endroit qu'ils avaient quitté depuis longtemps, se félicitèrent mutuellement, et s'empressèrent d'accepter l'offre que leur fit l'agent de la compagnie de se reposer de leurs fatigues avant de se rendre au sein de leurs familles. Un seul d'entr'eux ne se rendit point à cette invitation ; et, chargeant son paquet de hardes sur ses épaules, il se mit aussitôt en route après avoir dit adieu à ses compagnons de voyage.

C'était un homme dans la fleur de l'âge, à la taille élancée et de bonne mine. Son teint était brûlé par les ardeurs du soleil. Ses cheveux, longs et crépus, qui n'avaient pas connu les ciseaux depuis longtemps, flottaient sur ses épaules. Il portait des pantalons de grosse toile du pays, que retenait une large ceinture de laine diversement colorée et dont les franges touffues retombaient sur ses genoux. Ses pieds étaient chaussés de souliers de peau d'élan artistement brodés en poil de porc-épic de diverses nuances, et ornés de petits cylindres de métal d'où s'échappaient des touffes de poils de chevreuil teints en rouge. Sa chemise de coton blanc, à raies bleues, était entr'ouverte et laissait voir sa poitrine, tatouée de dessins fantastiques. Un cordon, dont on ne reconnaissait plus la couleur primitive, pendait à son cou, et laissait deviner une médaille.

Cet homme marchait à grands pas, interrogeant du regard toutes les routes, comme pour s'assurer de la plus courte qu'il avait à suivre pour se rendre au Gros-Sault, où demeurait sa famille. Enfin, il est en vue de la maison paternelle ; son cœur bat violemment. Il se met à courir et, en quelques instants, il a franchi le seuil de la porte, qu'il ouvre brusquement, et se précipite dans la maison ; mais il est déconcerté en se trouvant face à face avec un étranger qu'il ne connaît pas. — Celui-ci, surpris de cette brusque apparition, toise son visiteur de la tête aux pieds, et lui dit :

— *What business brings you here ?*

— Oh ! Monsieur, pardon, je ne parle pas bien l'anglais ; mais, dites-moi . . . Non, je ne me trompe pas, c'est bien ici . . . où est mon père, où est ma mère ?

— *What do you say ? moi pas connaître ce que vous dire.*

— Comment, vous ne connaissez pas mon père ! Chauvin ! Cette terre lui appartient. Où est-il ?

— *No, no, moi non connaître votre père, moi avoir acheté le ferm de la sheriff.*

— Non, ce n'est pas possible ; c'est mon père qui vous l'a vendue. Où demeure-t-il ?

— *No, no, goddam, vous pas d'affaire ici, moi avoir une bonne deed de la sheriff.*

Chauvin, plus déconcerté que jamais sort précipitamment de la maison, et court chez le plus proche voisin. C'étaient des gens nouvellement arrivés dans l'endroit : ils ne connaissaient pas sa famille. Il n'eut pas plus de succès aux portes voisines. En moins de quinze ans, le temps avait promené sa faux dans cet endroit. Le souvenir de l'ancien curé lui revint à l'esprit : cet ancien ami de la famille avait aussi disparu. Le nouveau curé qui l'avait remplacé dit à Chauvin qu'il ne connaissait pas sa famille, mais qu'il avait entendu dire à ses anciens paroissiens qu'une personne de ce nom avait autrefois habité la paroisse ; mais les mauvaises affaires l'avaient forcée de se réfugier avec sa famille à la ville, où il croyait qu'elle habitait encore.

Joseph Arthur Huillier-Lacombe

(La fin au prochain numéro)

(*) Le rapide Sainte-Anne, autrefois si pittoresque, chanté par le poète anglais Moore, a perdu son ancienne beauté. L'écluse et la longue chaussée que le bureau des travaux publics y a fait dernièrement construire l'ont arrêtés dans sa course. L'art a défiguré l'ouvrage de la nature.